

*« Du faste Baixa, jusqu'au fort de Belem
De l'opulent Rossio, jusqu'au pauvre Alfama
Des entrepôts fluviaux, jusqu'aux débarcadères
Par les rues de Lisbonne, erre un enfant rêveur... »*

*...Quel est son dessein, que veut-il, que cherche-t-il ?
Ce n'est l'or des trafics, l'argent des transactions
Ni l'appât du pouvoir, la possession des terres
C'est l'insatiable soif, l'inextinguible soif
D'explorer l'univers, de connaître le Monde
Réaliser l'exploit, que nul jamais tenta
Voir un jour de son œil, la borne de la Terre. »*

Claude Fernandez (Poème épique)

Le tour du monde de Fernand de Magellan et





INTRODUCTION

Le legs du bout du monde

Pourquoi un livre sur Magellan quand on n'est ni historien ni particulièrement versé dans les choses de la mer ? Sans doute parce que certains souvenirs résultent d'un enfouissement, d'une maturation, qui font de l'écriture une impérieuse nécessité.

Quelque chose de profondément ancrée dans les limbes de l'enfance, qu'une simple lecture, un événement fortuit peuvent parfois faire resurgir jusqu'à éprouver le besoin de le raconter. « Cet esprit d'enfance surgissant à l'automne de la vie tel une nouvelle aurore », comme le dit si justement Georges Bernanos.

Ce retour aux origines prit chez moi le vecteur d'une passion pour la géographie jadis léguée par mon père, à laquelle une succession de circonstances allait me rattacher.

« Bulgarie, capitale ? » « La Creuse, sous-préfectures ? » J'entends encore mon père me prendre régulièrement au piège de mon ignorance, souriant de son œil mutin, lorsque de temps à autre je parvenais à trouver la bonne réponse. Continents, métropoles, océans et sommets, il connaissait tout ou presque.

Certains soirs, entre une barbe et une coupe de cheveux, son salon de coiffure prenait des allures d'une classe de certificat d'études. J'écoutais, échafaudant sans le savoir un futur de voyages. Et je n'aimais rien tant que suivre ses longs doigts caresser sur l'Atlas les méandres d'un fleuve ou les frontières

d'un pays. Quelle fierté de voir que lui, l'autodidacte, en remontrait parfois au maître d'école !

C'est ainsi que j'appris de sa bouche la différence entre une embouchure et un estuaire, que je finis par retenir le nom et l'emplacement des principaux détroits. De Béring, de Messine, des Dardanelles et celui de Magellan surtout, qu'il se plaisait autant à citer qu'à positionner. Un nom à connotation magique sans doute. Comme un secret qu'il prenait plaisir à divulguer. « Tout au fond des Amériques, là-bas tu vois entre le sud de l'Argentine et la Terre de Feu », soulignait-il comme en familier des lieux, lui pour qui l'unique déplacement s'était limité à quelques camps de prisonniers en Allemagne.

Voyageant par cartes et en rêve, il instillait chez moi un appel de l'ailleurs. Un appel qu'une carrière journalistique concourut à favoriser, mais qui prit toute sa dimension bien des années plus tard sur la rive de ce même détroit.

Surviennent-ils à tel ou tel instant de la vie, il est des événements marquants qui orientent le cours d'une existence ou peuvent, a posteriori, lui redonner sens. Tel fut l'impact que produisit chez moi en ce matin d'octobre l'arrivée sur ce mythique passage. La beauté sauvage des lieux, les grondements d'eau et de vent jaillissant par rafales du Cap Horn. Comme l'os de brontosauve dans le destin de Bruce Chatwin¹, la découverte de l'endroit me remua, résonnant de mots oubliés qui refaisaient brusquement surface.

Je n'étais point quelqu'un qui, à partir d'un nom ou d'une image, était venu vérifier sur place si la réalité correspondait au rêve. C'était tout un passé qui me poussait à prendre le relais. L'étrange majesté du paysage comme figée dans l'éternité participait de cette prise de témoin. A l'invitation d'évasion d'alors, répondait un nouveau songe. Celui de retracer l'épopée de ce héros dont le lieu avait conservé le nom. Et que maintes rencontres et voyages dans ces parages m'incitaient à faire revivre...

1. Ecrivain britannique, auteur notamment de, « En Patagonie » et « Le Chant des pistes ».

*« Puis, immobile et froid comme le cap des Brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écume,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan. »*

Alfred de Vigny
(Les destinées : la bouteille à la mer).

CHAPITRE I

L'exploit mythique du détroit

Pointe nord de la Terre de Feu, là-bas, au fin fond de la Patagonie. L'océan démonté, un vent hostile et froid, immuables acteurs d'un décor comme figé dans l'éternité.

Depuis le promontoire fréquenté seulement par quelques guanacos, il ne fallait pas décupler d'imagination pour voir émerger de la brume les grands-voiles des quatre nefes espagnoles. Se figurer quelle tension extrême avait éprouvé, cinq siècles auparavant, l'ensemble de la flotte, son amiral en tête, en s'aventurant sous les plus basses latitudes à la recherche d'un hypothétique passage vers une mer inconnue.

Un océan qu'aucun navire n'avait jamais sillonné. Une ouverture qui, une fois franchie, prouverait à l'évidence que la terre était ronde et pas un disque plat, comme certains savants voulaient le laisser croire. Depuis l'accostage de cet immense continent, nombre d'ouvertures vers l'autre mer s'étaient révélées infructueuses. En vain, avait-on remonté des fleuves comme l'Orénoque, l'Amazone ou le Parana dont les larges estuaires préfiguraient une issue vers une autre mer. A chaque fois, les embarcations étaient revenues bredouilles.

« Rien à signaler, Excellence », avait-on doctement rendu compte. Mais contre l'avis des autres capitaines, l'inflexible

portugais avait insisté. Toujours plus au sud, dans des contrées qu'aucun cartographe n'avait jamais mentionnées, un débouché tôt ou tard se présenterait. Il en était sûr. Ou faisait mine de l'être. Mutineries, tentative d'assassinat, échouage d'un navire, rien n'avait pu entraver son opiniâtreté.

Parvenu à une pointe hérissée d'écueils que l'on appellera plus tard le Cap des Onze Mille Vierges, s'ouvrait une baie profonde aux eaux noires qui ne disait rien qui vaille. Fallait-il tenter d'en fouiller l'intérieur environné de sommets aux cimes enneigées ? La forte brise qui soulevait la mer en gros remous et la perspective d'un horizon bouché, plaidaient pour la prudence.

Ce fjord d'aspect peu engageant ne semblait pas offrir plus d'issue vers l'ouest que les baies ratissées le long de la Patagonie, avaient fait remarquer quelques officiers. Mais l'Amiral n'avait cure de tels propos. Rien ni personne ne le ferait dévier de sa route. Dut-on lui faire manger le cuir dont sont garnies les vergues ou prendre pour voile la peau de son corps, comme le relatera fidèlement le jeune historien du bord. L'unique possible tenait en un mot d'ordre. En avant !

C'est la mission que reçut la flotte séparée en deux pour l'occasion. Pendant que la Concepción et le San Antonio s'en iraient explorer le canal, la Victoria et la Trinidad de l'Amiral resteraient au mouillage, attendant leur retour.

« Cap des Onze Mille Vierges, 21 octobre 1520 », lira-t-on plus tard sous la plume de Pigafetta. En ce jour du printemps austral, s'ébauchait le plus insensé des paris qui devait révolutionner l'histoire de la navigation. Mais comment ce Portugais, Fernand de Magellan y était-il parvenu ? Quelle obstination, surtout, avait pu le pousser à s'arc-bouter sur une idée dont il n'était même pas assuré du bien-fondé ?

« L'emplacement du passage c'est mon secret », avait-il répondu au souverain espagnol pour se voir attribuer l'expédition. Mais ce secret, ce moyen de contourner cette terre d'Amérique pour atteindre l'Orient, sur quoi reposait-il en fait ? Sur le document d'un géographe allemand. La mappemonde d'un certain Martin Behaim qui avait placé ce passage à cet endroit sans trop savoir. Théories, conjectures, lui avaient maintes fois signifié détracteurs et rivaux ! A chaque fois, l'Amiral s'était

insurgé. Mais au fond, sans avoir rien trouvé jusqu'à cette latitude extrême de cinquante-deux degrés, y croyait-il encore ?

« A ce stade, seules l'intuition, la volonté, une énergie fanatique pouvaient surmonter le doute », écrira Stefan Zweig. Et c'est là qu'allait prendre corps la légende. Lorsque faisant fi des réticences et de sa propre incertitude, il engagea malgré tout ses quatre nefes dans l'aventure.

La forte brise qui déchaîna soudain l'océan en furie ajoutait au dramatique de l'instant. Près du même rivage que les vagues heurtaient d'un bruit sourd en projetant des paquets de varech, on pouvait aisément reconstituer la scène. Les deux bateaux éclaireurs s'enfonçant dans l'entonnoir de la baie au milieu des écueils. Alentour, l'écume blanche de la mer sur fond de nuées sombres qui confirmait l'intensité de la tempête. Et au milieu, ballotés comme fétus de paille, la Victoria et le bateau-amiral activant leurs équipages pour se mettre à l'abri.

D'où l'on était, fut-ce à cinq cent ans de distance rien ne nous échappait. Pendant que les marins doublaient les ancres en faisant crisser les chaînes, on percevait près du gaillard arrière, la silhouette courbée de l'Amiral.

Sur l'entrepont, lieutenant et timonier répercutaient ses ordres. « Prêts à virer ; border les écoutes ». Consignes auxquelles les matelots obéissaient en hâte par crainte de voir le navire racler la roche ou s'échouer sur un banc. Une nuit entière, les équipages luttèrent ainsi contre les éléments, avant qu'une brise plus clémente permette de dégager les ancres et de revenir au mouillage.

Eux étaient désormais sortis d'affaire, mais qu'advenait-il des autres nefes confrontées logiquement à la queue de la tempête. S'étaient-elles aussi mises à la cape pour parer aux assauts du coup de mer ? Ou s'étaient-elles écrasées au pied des falaises vertigineuses comme cela s'était produit pour la Santiago quatre mois auparavant ? Et dans ce cas comment donner suite au voyage avec une flotte réduite à deux unités ?

Deux jours, deux nuits se succédèrent, interminables, suscitant autant de questions que d'angoisse. Jusqu'à ce qu'au matin du cinquième jour, le cri de la vigie signale deux mâtures et qu'un coup de bombarde résonne au loin. La Concepción en tête, le San Antonio à tribord, pas de doute possible. S'il ne

pouvait encore voir leurs visages, l'Amiral avait hâte d'interroger les occupants.

Ultimes instants d'anxiété que les capitaines sitôt débarqués des chaloupes eurent tôt fait de lever. A quelques lieues de distance, l'un comme l'autre venaient de vivre des événements similaires qu'ils avaient à cœur de corroborer.

« Lorsque nous vous avons quittés au milieu de la baie, nous pensâmes notre dernière heure venue. Cabestans faussés, ancres arrachées, les bateaux voguaient à la dérive, incitant chacun de nous à implorer les grâces du Seigneur. Et il faut croire que nos prières ont été entendues, puisque une saillie s'est offerte à nos yeux que nous avons franchie sans encombre.

La tempête apaisée, en progressant dans une sorte de canal nous avons débouché sur une seconde baie plus spacieuse que la précédente. Cette baie à bâbord, présentait un grand coude parsemé de brisants qu'il fallut suivre à égale distance des deux rives.

Deux jours durant, nous avons avancé comme portés par un courant dans cet étrange chenal d'au moins huit brasses de profondeur. Au-delà, le canal semblait s'agrandir mais nous ne nous y sommes pas aventurés. Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas un fleuve et que l'eau y était salée. Voilà, Excellence, ce dont nous voulions vous rendre compte ».

Que de nouvelles d'un coup ! Les quatre nef rassemblées, un passage qui semblait ouvert, cette indication d'eau salée surtout... Après les affres de ces derniers jours, l'Amiral avait peine à contenir son enthousiasme. Le tout mis bout à bout était de bonne augure. Il ne fallait plus perdre de temps.

Avec les encouragements d'usage, c'était ce qu'il s'était promis d'annoncer à un conseil rassemblant officiers, pilotes, navigateurs et astronomes. Simple formalité a priori. Comme cela s'était passé à deux ou trois reprises depuis le départ, l'Amiral savait que ce genre de réunion ne suscitait guère contestation. Sa poigne de fer, ses colères si besoin, sauraient vaincre tout atermoiement. Mais les faits, ce matin-là, prirent une autre tournure.

Dès l'arrivée des différents protagonistes, un malaise ambiant était palpable. Par-delà les propos récurrents sur les intempéries ou les manques de vivres, il sentait bien que ses officiers cachaient autre chose. C'est Estevao Gomez, le pilote

de l'Antonio, qui osa parler en leur nom. Pour admettre, obligeamment, que si dans son ensemble la mission s'était jusqu'ici bien déroulée, il serait peut-être opportun d'en différer la suite.

– D'interrompre ce que l'on est quasiment en passe d'accomplir ? rétorqua vivement l'Amiral.

– Maintenant, Excellence, que nous sommes à peu près sûr du passage, ne pensez-vous pas qu'avec des navires radoubés, des hommes endurcis...

– ...C'est-à-dire, revenir vers l'Espagne ? Dans quel but ?, avait à nouveau questionné l'Amiral.

– Pour mieux préparer une nouvelle expédition, Excellence. Avec l'expérience acquise, la tâche n'en serait que facilitée.

– Faire demi-tour, quand on a donné sa parole au roi : jamais !

La réponse de l'Amiral avait été aussi cinglante que sans appel. Car dans son for intérieur, ce dernier venait de déceler ce que tramait son subalterne de Portugais. L'évocation d'un retour au pays à l'approbation quasi générale, et plus grave encore, l'intention masquée de prendre la tête d'un nouveau commandement.

S'il avait pu prévoir l'issue de l'aventure qui allait lui coûter la vie ainsi que celle des trois-quarts de son équipage, l'Amiral eut naturellement réagi autrement. Fut-elle inspirée par une rivalité, l'idée de rebrousser chemin pour mieux échafauder une seconde tentative était parfaitement logique. Mais tout comme l'acté héroïque s'accommode mal de la raison, on ne réécrit pas l'histoire.

Ce premier jour de printemps, c'est en faisant hisser haut les pavillons que Magellan -sans le savoir encore- s'embarquait pour la gloire. Dire pour autant que la suite fut d'une moindre difficulté serait inexact.

Dès l'amorce du deuxième goulet, le rétrécissement du canal, la multiplication des bras de mer posèrent bien des problèmes. Mais une fois le labyrinthe franchi, quelle transition. En accédant à l'entrée d'une vaste baie entourée de montagnes et de vertes prairies, c'était comme si on avait changé de continent tellement la majesté du décor, l'ombre violette des forêts succédaient à la grisaille des précédents massifs côtiers.

Passé ce large golfe, le chenal devenu plus étroit et émaillé de petits récifs requerrait cependant une attention soutenue. Pour faire progresser les caravelles dans ce corridor, il fallait sonder chaque pied carré d'eau, appréhender divers courants et remous. Ce que l'Amiral en personne, posté sur le gaillard d'avant ordonnait avec une sûreté déconcertante. Dépourvu de moyens, sans appareils de mesure précis, c'était comme s'il avait arpenté ce genre de corridor marin toute sa vie. Une maîtrise, une implication dans les tâches les plus ordinaires qui lui valaient l'admiration de tous, des hommes du bord en particulier qu'il traitait toujours avec respect.

Aussi obnubilé qu'il soit par sa mission, il n'en connaissait pas moins les souffrances physiques et morales de chacun. Tout un lot de souffrances qui n'allaient cesser de s'intensifier. Car avec le nouvel épisode de froid, de pluie glacée qui engourdisait corps et âmes, l'avancée dans cet entrelacs de pics et de falaises abruptes avait quelque chose d'inhumain. D'inhumain et d'angoissant, la nuit surtout, lorsque les glaciers que l'on côtoyait répandaient une étrange lumière bleutée.

Près du rivage, des marins qui étaient partis s'approvisionner en eau avaient trouvé une carcasse de baleine et des ossements au pied de monticules de terre. Cela indiquait-il la présence d'êtres vivants comme le laissaient présager la présence de quelques feux sur les collines ? Des lueurs rougeoyantes si insolites dans cette obscurité que l'Amiral qualifiera le massif en question de Terre de Feu.

Des feux, des fumées, des parties de squelettes. Etaient-ils seuls dans ces confins du monde où l'ultime contact avec le genre humain remontait il y a deux mois déjà avec la rencontre de géants Patagons ?

Dans quel coin précis de l'hémisphère sud se trouvaient-ils si loin de leur terre nourricière que l'Amiral s'était refusé à regagner ? Et après tant d'entraves et de péripéties, à quel inconnu cet environnement inhospitalier allait-il encore les confronter ? A bord des quatre nef, chacun, officier ou marin, s'interrogeait sans répit lorsque au bout d'un énième chenal exploré, deux ouvertures s'offrirent à leur curiosité.

Une nouvelle trouée, cela voulait d'abord dire que le détroit se prolongeait. Mais lequel des deux bras fallait-il emprunter ?

L'un des deux débouchait-il sur une hypothétique sortie ou menaient-ils chacun vers une impasse ?

Après avoir remarqué que le bras orienté au sud-est était plus large et bénéficiait d'un meilleur vent d'appoint, l'Amiral envoya l'Antonio et la Concepción en reconnaissance, préférant, – décision surprenante – faire mouiller les deux autres navires près d'une rivière avoisinante et charger une chaloupe d'inspecter l'amont du rio où il se trouvait.

Appelé Rivière des Sardines en raison de l'abondance de poissons, l'endroit surprit ses nouveaux hôtes par sa majesté. Des pics neigeux aux rivières d'eau claire dévalant des collines, le paysage offrait une admirable symphonie de couleurs et une faune toute aussi variée. Familles entières de pingouins, canards, lions de mer étalés par dizaines sur les rives, la nature était si riche, si accueillante que Pigafetta en fut tout retourné. « Je ne crois pas qu'il y ait au monde, plus bel endroit que celui-là », notera-t-il dans son carnet.

Pour ces hommes anémiés, souffrant de bien des maladies et privations depuis longtemps, cette parenthèse fit l'effet d'une escale miraculeuse dont ils se délectèrent comme des bambins. Pendant que la plupart pêchaient ou s'ébattaient près des sources, d'autres faisaient l'inventaire des mets exotiques. Ces grondins d'hirondelles par exemple, sorte de poissons-volants forts bons à manger ou le céleri sauvage qui s'avérera un parfait antidote contre le scorbut.

Trois jours durant, l'Amiral consentira ainsi à ce que chacun reprenne des forces dans cet Eden sans céder pour autant aux charmes du moment. Insensible aux attraits de la nature, il ne cessait de fixer son attention au confluent des goulets. Soixante-douze heures déjà que les patrouilleurs étaient partis en reconnaissance. Avaient-ils buté sur un obstacle ? Epruvé des problèmes sur le chemin du retour ?

Muet, la mine sombre, arpentant les structures de la Trinidad sans s'accorder de repos, il trépignait d'impatience quand soudain l'agitation le fit s'installer à la proue du navire.

On avait entendu des acclamations que la brume empêchait de situer. Cela provenait-il des caravelles ? Non c'était la chaloupe qui émergeait au loin, avec des matelots faisant de grands signes, comme s'ils étaient porteurs d'une grande nouvelle. Le

temps que l'embarcation accoste à l'échelle de coupée, son pilote s'était précipité vers l'Amiral.

« *Excellence, nous avons découvert la sortie. Après avoir longé le bras, nous sommes arrivés au pied d'une montagne enneigée que deux de mes hommes ont gravi parce qu'il faisait grand beau. D'en haut ils ont vu un petit chenal, un cap qui le bordait et au-delà la mer du Sud. Une mer immense jusqu'à l'horizon... C'était donc bien le passage !* »

En cet instant, l'Amiral souhaiterait parler. Ne serait-ce que pour remercier Bocacio Alonso et Hernando de Bustamente, les deux matelots que le pilote venait de lui présenter. Mais saisi par l'émotion, il ne put que balbutier deux, trois mots avant d'éclater en sanglots.

Fernand de Magellan en pleurs ! Voir leur chef jusque là si coriace en proie à un tel désarroi, disait assez de l'ampleur de la nouvelle. L'accès ouvert vers les Moluques, l'adoubement d'un souverain, des lauriers et des récompenses à venir ... voilà ce que percevaient ces témoins dans les larmes de l'Amiral. Impressions certes, légitimes.

Mais l'Amiral lui-même, qu'éprouvait-il ? Par-delà l'accomplissement d'une mission et la promesse faite à un roi, n'était-ce pas plutôt une revanche sur le sort, l'aboutissement d'un rêve ? Dans la kyrielle de pensées qui l'effleurait en cet instant, comment aurait-il pu ne pas penser au terrible affront infligé par le roi Manuel du Portugal ou à l'épouvantable comportement des commandants de la flotte que sa fermeté seule avait permis de mâter. Et savourer avec une intense jubilation ce bonheur d'avoir réalisé l'impensable.

Un pari incommensurable. L'une des plus grandes prouesses qu'ait connue l'humanité, comme l'écrira Maximilian Transylvanus. C'était bien cela que signifiait l'exploit de ce passage. Davantage que Christophe Colomb, bien plus que Bartolomé Dias qui avaient chacun découvert un océan, Fernand de Magellan resterait celui qui en défrichant une voie avait repoussé les limites du monde.

Défi d'autant plus méritoire qu'à l'exception de vagues calculs de cosmographes, rien ne le laissait escompter. Rien, si ce n'était un acharnement difficile à concevoir.

Peu importait que ce passage soit un point défini par hasard sur une mappemonde. Une déduction effectuée par des savants qui n'étaient jamais sortis de leurs tanières. Magellan, lui y croyait. Comme la quête du Graal pour Perceval, ce trait d'union entre deux mers était devenu son idée fixe. Eut-il dû pour cela faire descendre son armada jusqu'au pôle Antarctique comme il l'avait menacé ! Une boutade certes, mais qui traduisait la trempe de ce héros dont la volonté, l'intuition, n'avaient d'égal qu'un exceptionnel savoir-faire.

Dans ce labyrinthe ininterrompu de fjords et de canaux battu par un vent fou et parsemé de courants et d'écueils, comment quelqu'un avait-t-il osé engager quatre aussi lourdes caravelles, sans autre impulsion qu'une gouverne de bois et une voile latine ?

Cette question qui a, depuis lors, hanté les plus grands marins explique tacitement le génie de Magellan. Quand on sait combien de navires ont depuis fait naufrage en ces parages, on ne peut qu'admirer un tel tour de force.

Tout occupé qu'il soit à trouver sa route vers l'Asie, il s'était comporté dans ce dédale comme s'il en était familier. Progressant avec audace lorsque la largeur et la profondeur du chenal l'autorisaient, ou de façon prudente en divisant sa flotte en deux quand il pressentait un danger. Trente sept jours au total pour parcourir les six cents kilomètres du plus tourmenté des détroits. Un peu plus d'un mois à peine pour rallier deux océans et s'inscrire au panthéon des plus grands navigateurs. Tel fut le haut fait établi par Magellan lorsque, au matin du 28 novembre 1521, il doubla le cap Désiré, – si bien nommé – et pénétra dans la mer du Sud. Une mer immense, si plate, si étrangement calme ce jour là qu'il la baptisa Pacifique.

Sur le moment, l'allégresse était telle, que le retour des deux autres nefes était passé au second plan. On avait bien repéré la Concepción au sortir du bras sud mais qu'en était-il de l'Antonio ? Interrogé par l'Amiral, le capitaine de la Concepción ne put donner d'autre indication que d'avoir vu l'Antonio s'éloigner dès les premières brasses et être sans nouvelles depuis.

Dans ce fouillis de canaux, un retard de quatre à cinq jours ne fut pas vraiment matière à inquiétude. Mais après maints

sondages et signaux inopérants, il fallut se rendre à l'évidence. Faute d'un naufrage peu probable, demeurait la pire des éventualités : une désertion du navire vers l'Espagne.

Pour s'en assurer, l'Amiral alla jusqu'à consulter Andrés de San Martín, l'astrologue du bord. Et les astres, une fois n'est pas coutume, s'avèrent conformes à la réalité. A l'heure où le reste des nefes était parti à leur recherche, les mutins du San Antonio, Estevao Gomes à leur tête, voguaient en direction de Séville.

De l'euphorie au désappointement en l'espace de quelques heures, on imagine quelle fut la désillusion de Magellan. Un déboire d'autant plus préjudiciable que la perte du San Antonio, détenant dans ses cales la majeure partie des vivres de la flotte, contrariait lourdement la suite de l'expédition.

Comment réagir à semblable situation ? Appréhender le désenchantement des équipages à l'aune de sa propre déception ? C'est à ces fins que, pour la deuxième fois en deux semaines, Magellan choisit de requérir l'avis de ses hommes. Une des rares archives que l'histoire nous ait léguée.

« Moi, Ferdinand Magellan, chevalier de l'ordre de Santiago et Capitaine-Général de cette flotte que sa Majesté envoie à la découverte des îles aux Épices, aux capitaines, timoniers, bossemans et maîtres d'équipage. Je remarque que ma décision de poursuivre notre commune entreprise vous fait craindre d'être exposés sans compensation de succès aux plus graves dangers. Il vous semble qu'il nous reste trop peu de temps pour accomplir le voyage jusqu'à sa conclusion logique, parce que vous jugez la saison trop avancée.

Je suis un homme qui n'a jamais dédaigné l'opinion ou le conseil d'autrui, mais a toujours désiré discuter et mener toutes ses affaires, en commun avec vous, sans que j'aie jamais offensé quiconque. Or, depuis les événements du port de San Julian, avec la mort de Luis de Mendoza et de Gaspar de Quesada et le bannissement de Luis de Cartagena et de Pedro Sanchez de la Reina, prêtre, je sais que vous craignez de me communiquer vos sentiments, même pour le service de Sa Majesté. Je vous ordonne, par la présente, au nom du Roi, et personnellement je vous prie et conjure de me faire savoir votre réponse par écrit, et de m'exposer les raisons en faveur de la continuation du voyage, ou du retour. Que rien ne vous détourne de dire la vérité ! Après avoir pris connaissance de vos motifs et de votre avis, je vous dirai la décision qu'il convient de prendre. »

Diplomatie ? Repentance ? Comment fallait-il interpréter cette lettre émanant de quelqu'un jusqu'alors si tranchant, si péremptoire. Et quels mots employer surtout pour y faire réponse ? Commandants et subalternes étaient sans doute forts réservés à l'image d'Andrés de San Martin, dont la lettre de retour s'avéra pour le moins assez équivoque.

« Ayant pris connaissance de votre demande, qui m'a été notifiée vendredi 22 novembre 1520 par Martin Méndez, secrétaire de la nef de Sa Majesté appelée la Victoria, et qui m'ordonne de vous donner mon opinion concernant ce que je pense être le mieux pour ce voyage, soit de continuer, soit de faire demi-tour, je dirais ces choses-ci » : écrivait le bon astrologue.

« Le doute existe que, soit par ce canal de Tous les Saints, dans lequel nous trouvons actuellement, soit par les deux autres détroits situés à l'est et au nord-est, on puisse trouver un passage vers les Moluques, mais la question de savoir ce qu'on pourrait éventuellement trouver, si le temps le permettait, dans la mesure où nous allons vers l'été, est toute différente. Il me semble que Votre Seigneurie peut donc vouloir quitter ce détroit et passer le mois de janvier à regagner l'extérieur et ensuite, après avoir collecté suffisamment d'eau et de vivres, prendre la direction de Cádiz et du port de Sanlucar de Barrameda, d'où nous sommes partis. J'ai dit ce que je sens et ce que je comprends afin de servir tant Dieu que votre seigneurie par ce que je crois être le mieux pour l'Armada et Votre Seigneurie ; que votre seigneurie agisse comme votre seigneurie le croit bon, et Dieu guidera Votre Seigneurie. Qu'il permette à la vie et aux entreprises de Votre Seigneurie de connaître le succès, comme c'est mon souhait. »

D'une façon certes nuancée, l'astrologue s'était ainsi exprimé avec courage. Mais quel autre argument aurait pu modifier le cours des choses ? Dans la situation présente, l'Amiral savait qu'il était allé trop loin pour reculer.

Semblable au héros antique ne pouvant concevoir l'avenir qu'en vainqueur, c'est en preux chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques que Magellan lança une nouvelle fois ses hommes vers l'avant.

« Hardi messieurs ! A l'ouest toutes, pour votre gloire et celle de l'Espagne ! »

C'est ainsi qu'une fois la messe célébrée aux abords du

cap Désiré, ce rassembleur galvanisa ses troupes pour les engager vers ces ailleurs mirifiques. Là-bas, de l'autre côté de l'océan vers ces îles aux épices, ces terres inviolées si pleines de richesses qu'ils fouleraient en pionniers avant de regagner, altiers, les rivages d'Europe.

Il leur avait promis. Il les guiderait à bon port, comme il venait de le faire en s'extrayant de ce maudit passage.

– « *Vive le Capitaine-Général* », s'étaient écrié en chœur les équipages dans un débordement d'allégresse.

« *Direction les Moluques* »², avait-il rétorqué d'un large signe du bras.

Le corps fier, l'index tendu vers les lointains, tel que le montre la statue grandeur nature sur la place de Punta Arenas, c'est dans cette noble posture qu'on imagine Fernand de Magellan quittant le détroit, à la proue du pont supérieur.

Un chef charismatique et secret, dévoué autant qu'autoritaire, dont l'étonnante complicité avec un petit cercle de fidèles allait nous aider à décrypter la foisonnante personnalité.

2. Un ensemble d'îles situées à l'est du détroit de Malacca – aujourd'hui l'Indonésie – que Portugais et Espagnols s'efforçaient alors de conquérir pour leur célèbres épices.